



Cosmétiques de luxe

Marques de luxe... Certaines marques séduisent une frange très restreinte de la population, et leurs prix élevés entraînent une marge bénéficiaire importante.

Meliha Serbes > P. 3

Aujourd'hui la Turquie fête ses vingt ans

Aujourd'hui la Turquie, l'unique journal papier francophone de Turquie, se maintient en tant que principal relais pour la francophonie.

Dr Hüseyin Latif > P. 5



L'incendie*

J'ai passé deux jours à Istanbul. Personne ne l'a su. Sauf la police aux frontières. Il faisait beau et doux. Tout était en effervescence. Les rues, les terrasses, les restaurants, les jardins, les quais, les bus, les magasins, les salles...

Ali Türek > P. 7



Aujourd'hui

la Turquie



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX ANNIVERSAIRE 20 ANS



Aujourd'hui la Turquie, un bon exemple de croissance durable

Derya Adıgüzel > P. 3

100 TL - 9 euros



www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 241, Avril 2025



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

ALT : deux décennies de l'histoire

20 ans se sont écoulés depuis le premier numéro d'Aujourd'hui la Turquie paru en avril 2005. Lors de sa création, il y a vingt ans, il avait pour objectif de soutenir la candidature de la Turquie à l'UE, en présentant à la fois les atouts de son intégration, mais aussi les défis que cela allait représenter pour l'UE. Les relations entre la Turquie et l'UE, mais aussi avec la France et les États-Unis, ont dès lors constitué le cœur des sujets développés dans ce journal. C'est en travaillant deux décennies durant sur ces relations que le journal Aujourd'hui la Turquie est devenu un témoin privilégié retraçant leur évolution.

Joyeux 20^e anniversaire, Aujourd'hui la Turquie !



J'ai commencé mon parcours au journal il y a 17 ans en tant que stagiaire, et j'y suis chroniqueuse depuis deux ans maintenant. Tout au long de mon parcours, j'y ai rencontré de nombreuses personnes de qualité, et j'y ai acquis beaucoup d'expériences et de souvenirs. Dans les années à venir, j'espère que la voix d'Aujourd'hui la Turquie ira encore en s'amplifiant, et que notre journal continuera à partager la connaissance, la culture et la libre pensée avec ses lecteurs pendant de nombreuses années. Je suis persuadée qu'ensemble, nous contribuerons toujours davantage à éclairer l'avenir de la Turquie.

Sous l'Empire ottoman, le français était un symbole fort des relations avec l'Occident. Occupant une place importante en tant que langue de communication des intellectuels ottomans, des diplomates et même de nombreux fonctionnaires, le français était une langue qui influençait l'Empire dans ses processus de modernisation et servait à consolider les liens culturels et diplomatiques.

Dans ce contexte, un certain nombre de journaux francophones ont été publiés en Turquie depuis la période ottomane jusqu'à aujourd'hui. Cependant, le nombre de journaux francophones a rapidement diminué au fil du temps et aujourd'hui, seul Aujourd'hui la Turquie survit. De nombreux facteurs tels que l'évolution des médias, la numérisation, les défis économiques et politiques et

l'évolution de la place du français dans la société ont contribué à ce processus. Cependant, le fait qu'Aujourd'hui la Turquie ait survécu à ces conditions difficiles et ait atteint son 20^e anniversaire est à la fois un reflet des relations turco-françaises et le résultat du travail méticuleux des dirigeants visionnaires du journal. Aujourd'hui, en tant que seul journal francophone en Turquie, Aujourd'hui la Turquie est plus qu'une simple source d'informations. Il est évident que notre journal fournit des données importantes sur la structure sociale, culturelle et politique de la Turquie, aide à consolider les relations turco-françaises et construit un pont culturel. Ce journal s'adresse à un large public francophone à travers le monde.



Pour ce numéro historique, voici le chaleureux message que nous adresse Monsieur Tim Van Anderlecht, Consul général de Belgique à Istanbul.

> P. 8

Retour sur...

Candidatures des pays des Balkans à l'adhésion à l'UE : état des lieux, Olivier Buirette, p. 2

De Paris à Alger : une impasse diplomatique, Charlotte Gautier, p. 6

Photographie : toujours pas assez bien pour l'art ? Sirma Parman, p. 12

Alexandre Blacque, un pionnier de la presse ottomane en français



Gisèle Durero-Köseoglu > P. 11

Noces de diamant ?



Eren M. Paykal > P. 8



Turquie/UE : la pente est forte, la route est droite !



Deux joueurs français en 1^{ère} division turque

Les fondateurs d'Aujourd'hui la Turquie étant tous des chercheurs et journalistes français, mais aussi des francophones turcs, ont voulu que ce journal présente la Turquie en langue française : car la France reste un acteur incontournable au sein de l'UE et qui, de surcroît, a des liens importants et anciens avec la Turquie.

> P. 10

> P. 10



Dr Olivier Buirette

Alors que le printemps 2025 approche, au moment où nous écri-

sons ces lignes, le moins que l'on puisse dire est que la situation internationale est de plus en plus mouvementée.

Près d'un quart de siècle après la fin de la guerre de dissolution de la Yougoslavie qui dura, rappelons-le, de 1991 à 2001, les pays de la région qui ont pu entrer dans l'UE et ensuite dans l'OTAN sont, du nord au sud, la Slovaquie et la Croatie.

Les autres sont toujours dans une situation hybride de candidatures de préparation à l'entrée dans l'UE, sur fond de regains de tensions régulières dans un espace complexe aux communautés ethniques et religieuses entremêlées : résultat de l'histoire du Royaume de Yougoslavie du 1^{er} décembre 1918 au 17 avril 1941 et, bien sûr, de la République fédérative socialiste de Yougoslavie du Maréchal Tito qui exista du 29 novembre 1945 au 25 juin 1991.

Ces petits États sont, sur le plan historique : la Bosnie-Herzégovine, la Serbie, le Monténégro et la Macédoine. On y ajoutera le Kosovo - dont l'indépendance autoproclamée le 17 février 2008 n'est pas reconnue par l'ensemble de la communauté internationale -, ainsi que

Candidatures des pays des Balkans à l'adhésion à l'Union européenne : état des lieux

l'Albanie, qui est extérieure à l'ex-Yougoslavie mais fait bien partie des candidats à l'entrée dans l'UE.

On notera que dans cet ensemble l'Albanie fait exception puisqu'elle est la seule à être membre de l'OTAN depuis le 1^{er} avril 2009, rejoignant ainsi la Croatie (depuis le 1^{er} avril 2009) et la Slovaquie (depuis le 29 mars 2004), toutes deux déjà membres de l'UE. Mentionnons enfin les deux seuls États de l'ex-Yougoslavie non membres de l'UE mais membres de l'OTAN : à savoir la Macédoine (à présent désignée comme Macédoine du Nord) qui a rejoint l'Alliance atlantique en 2020, précédée de peu par le Monténégro en 2017.



Nous avons donc une forte implantation de l'OTAN dans les Balkans de l'Ouest, soit cinq pays contre deux seulement dans l'UE élargie.

La logique reste cependant la même depuis la fin de la guerre froide, à savoir l'adhésion en premier lieu à l'Alliance militaire occidentale, puis l'entrée dans l'Union européenne ; les seules exceptions qui confirment la règle étant l'entrée à l'OTAN de la Finlande en 2023 et celle de la Suède en 2024 - mais nous savons que celles-ci ont eu lieu suite au conflit entre la Russie et l'Ukraine.

Lors du sommet des Balkans en octobre 2023, la présidence du Conseil européen avait fixé l'horizon de l'année 2030 ; le plan de croissance pour les y aider fut confirmé lors du sommet de décembre 2024. Le président du Conseil européen d'alors, Antonio Costa, devait déclarer : « Nous appartenons à la même famille européenne. Nous partageons le même continent, mais surtout nous partageons des valeurs et une histoire communes. »

Comment ne pas être sensible à ces paroles pleines d'espoirs... Mais c'était sans compter le début de cette année 2025.

Le rapprochement en cours au moment où nous écri-

sons ces lignes (le 26 février 2025), entre les États-Unis et la Russie, a pour principal effet

de profondément secouer l'ordre établi depuis 1945, et de mettre l'UE et les Européens face à de nouvelles responsabilités. Est-ce que cela va relancer l'UE en allant vers un « plus d'Europe », et donc confirmer la perspective de 2030 ? Ou replonger notre espace dans une période d'instabilité et de doutes ?

Nous l'observerons dans les mois qui viennent, à l'heure où de nouvelles tensions réapparaissent avec la condamnation de Milorad Dodik, président de la Republika Srpska depuis 2006, à un an de prison et six ans d'interdiction du pouvoir, pour ne pas avoir respecté l'exécution des accords de Dayton qui pourtant stabilisaient comme ils le pouvaient la structure complexe de la Bosnie-Herzégovine depuis 1995.



Michael Emami

Nous connaissons tous la longue histoire de l'Empire byzantin avec

ses empereurs excentriques et son passé illustre. Pourtant, je ne suis pas sûr que tout le monde ait entendu parler de la vie extraordinaire de l'impératrice Théodora qui, de débuts très humbles, a atteint les portes des empires les plus puissants du monde à cette époque.

Théodora, épouse de Justinien I^{er}, était l'une des femmes les plus influentes et les plus puissantes de l'Empire byzantin, sinon la plus puissante. Elle est née vers 497 de notre ère dans un milieu modeste, et la controverse l'a marquée, de sa jeunesse à son entrée dans l'Histoire. Selon l'historien Procope, le père de Théodora, Acacius, était gardien d'ours à l'hippodrome de Constantinople, et sa mère était danseuse et actrice. Après la mort de son père, la mère de Théodora dut se remarier pour raisons financières. Et avant leur puberté, Théodora et ses sœurs, Comito et Anastasia, auraient été initiées au jeu d'acteur et à la performance dans un théâtre de variétés.

Ses débuts en tant qu'enfant actrice et interprète étaient donc non conventionnels et souvent scandaleux : à l'époque, le métier d'acteur impliquait non seulement des représentations théâtrales, mais aussi des services sexuels en dehors de la scène. Procope, un historien contemporain, a écrit sur la jeunesse de Théodora dans ses écrits tardifs, *L'Histoire secrète de Justinien*, la décrivant comme une prostituée et relatant ses performances salaces (alors qu'il l'avait encensée ainsi que son époux dans

Théodora, d'actrice à impératrice

de précédents écrits). Les érudits modernes, y compris moi-même, abordent donc souvent les récits de Procope avec circonspection.

À 16 ans, Théodora abandonna sa carrière d'actrice et devint la maîtresse d'un fonctionnaire syrien nommé Hecebolus. J'aime à croire qu'elle l'a accompagné en désespoir de cause lors de ses voyages en Afrique du Nord, mais qu'abandonnée et maltraitée, elle dut s'enfuir et retourner à Constantinople. Finalement, Théodora s'installa à Alexandrie, en Égypte. Elle s'y convertit au monophysisme, une branche du christianisme primitif qui soutenait que la nature de Jésus-Christ était purement divine.

Elle fut ensuite présentée à l'empereur Justinien par l'intermédiaire des courtisanes de la cour. La vie de Théodora prit ainsi un tournant significatif lorsqu'elle rencontra l'empereur, qui fut captivé par

sa beauté et son intelligence. Malgré ses origines hors conventions, Justinien en fit sa maîtresse, puis l'épousa en 525 de notre ère. Pour légaliser leur union, une loi spéciale fut adoptée, autorisant les mariages entre actrices et hommes de rang sénatorial ou supérieur. Lorsque Justinien devint empereur en 527 de notre ère, Théodora fut proclamée Augusta, ou impératrice.

En tant qu'impératrice, Théodora exerça une influence et un pouvoir considérables. Conseillère la plus fiable de Justinien, elle joua un rôle crucial dans l'élaboration de ses politiques et de ses décisions. Ardente défenseuse des droits des femmes et des réformes sociales, elle s'efforça d'améliorer le statut des femmes, en promulguant des lois interdisant la prostitution forcée, en élargissant les droits de propriété des femmes et en offrant une meilleure protection

aux femmes dans les cas de divorce.

Le sens politique et l'intelligence de Théodora ont fait d'elle une force redoutable à la cour byzantine. Elle était connue pour sa gestion habile des affaires politiques et sa capacité à naviguer dans la dynamique complexe de la cour impériale. L'influence de Théodora s'étendait également aux questions religieuses. Fervente partisane du monophysisme, elle utilisa sa position pour promouvoir la doctrine malgré son statut controversé dans l'Empire byzantin. La vie de Théodora n'a donc pas été exempte de défis et de controverses. Elle fit face à l'opposition de diverses factions au sein de la cour et de l'église. Cependant, sa résilience et sa détermination lui ont permis de maintenir sa position et de poursuivre son travail.

Théodora mourut le 28 juin 548 à Constantinople. Sa mort a marqué la fin d'une époque, mais son héritage a survécu. Elle est enterrée dans l'église des Saints-Apôtres à Constantinople. Théodora est considérée comme l'une des femmes les plus puissantes et les plus influentes de l'histoire byzantine, et au-delà, de l'Histoire mondiale.

L'histoire de la vie de Théodora témoigne de sa force, de son intelligence et de sa résilience. De ses humbles débuts à son ascension en tant qu'impératrice, le parcours de Théodora fut marqué par des défis et des triomphes. Son héritage continue d'inspirer et de captiver historiens et les amateurs d'histoire.





Meliha Serbes

MODE

Cosmétiques de luxe

Marques de luxe... Certaines marques séduisent une frange très restreinte de la population, et leurs prix élevés entraînent une marge bénéficiaire importante. Ces marques ne proposent pas de remises. Un nombre limité de produits est vendu à un prix unique tout au long de la saison. Du fait de ce nombre limité, ces marques, malgré un certain volume de ventes, peuvent parfois perdre de l'argent. L'inflation et la hausse des prix à travers le monde affectent également les marques de luxe.

La diminution du nombre de personnes appartenant à la classe moyenne et à la tranche de revenus moyens réduit l'accessibilité à ces marques de luxe. Et avec l'augmentation du nombre de marques dans le secteur du luxe, la part du gâteau se réduit. Il y a 50 ans, il y avait peu de choix dans l'achat de sacs ou de chaussures de luxe. Mais à présent, la variété des modèles des marques de luxe s'est accrue, et la concu-



rence entre elles est devenue féroce. Les marques ont développé leurs gammes de produits pour mieux rivaliser. Elles ont d'abord proposé des collections pour la maison, puis des créations spéciales, comme des articles pour enfants et bébés. Cependant, en raison de leurs prix élevés, ces produits ne s'adressaient qu'à un certain segment, et les ventes sont restées limitées.

Puis les marques ont adopté une autre stratégie. Elles se sont lancées dans le secteur des parfums et des cosmétiques. Une stratégie commerciale judicieuse a ainsi été mise en place. Malgré des prix encore élevés, leur gamme a pu atteindre le segment moyen de la clientèle. Pour

donner un exemple, il est relativement difficile de posséder un sac Chanel, qui coûte en moyenne 4 500 euros. De toute façon, l'objectif de la marque n'est pas de plaire à tout le monde. Mais pour ce qui est de la collection de cosmétiques Chanel, il n'est pas si difficile d'acheter un rouge



à lèvres d'un prix moyen de 50 euros. Et pour quelqu'un qui ne possèdera jamais de sac Chanel de sa vie, avoir un rouge à lèvres Chanel est important. Même pour une seule fois, même s'il est dix fois plus cher qu'un rouge à lèvres ordinaire, cette personne voudra son rouge à lèvres Chanel. Ainsi, des marques comme Dior, Chanel, Armani, Valentino et YSL ont investi le secteur des cosmétiques et ont augmenté leurs revenus.

La situation peut donc se résumer avec des expressions telles que « Goutte à goutte, l'eau creuse la pierre » ou encore « Les petits ruisseaux font les grandes rivières ». Les ventes de parfums, de rouges à lèvres, de fards à paupières et tout autre produit de maquillage ont sauvé des marques en difficulté financière.

Je voudrais maintenant vous parler d'une marque qui a annoncé le lancement d'une collection de maquillage avec une photo sur Instagram il y a dix jours. Tout le monde rêve de posséder leurs sacs, mais ils



sont peu accessibles. Mais lorsque leur gamme de maquillage sortira, j'ai envie d'essayer un de leurs rouges à lèvres. Cette marque, c'est Louis Vuitton ! Cette marque emblématique a annoncé la nouvelle en ne partageant qu'une texture de rouge à lèvres. Le lancement est imminent. Même s'il peut paraître paradoxal qu'une grande marque comme LV traverse une période difficile, ce sera pour elle un apport financier important. Je m'impatiente de découvrir la collection. Je pense que les prix seront plus élevés que ceux des produits de maquillage Chanel et Dior, et j'attends avec impatience le visage de la marque.



Derya Adıgüzel

Aujourd'hui la Turquie, un bon exemple de croissance durable

Ce mois-ci, nous fêtons les 20 ans de notre journal *Aujourd'hui la Turquie*. Fondé par Mme Mireille Sadège et M. Hüseyin Latif, ce journal est un modèle de croissance durable. Car pouvoir maintenir une telle qualité éditoriale pendant 20 années ne peut être l'effet du hasard.

Quand Mme Sadège et M. Latif m'ont proposé d'y écrire comme chroniqueur, je n'ai pas hésité, car la philosophie du journal correspondait en tous points à la mienne. Je suis heureux et fier d'y contribuer par mes articles sur le business, le leadership et les affaires internationales. C'est dans ce cadre que j'ai choisi de consacrer cet article à la croissance durable, en évoquant en parallèle notre journal. Car je puis affirmer que la philosophie et les pratiques exemplaires d'*Aujourd'hui la Turquie* correspondent en tous points aux principes de ce modèle de développement éthique et responsable.

C'est une erreur de supposer que n'importe quel système peut se développer indéfiniment, sans limite. Les systèmes ont tendance à avoir une taille naturelle, et tout dépassement de cette taille peut causer de nombreux problèmes. Les éléments d'un système qui sont hors de contrôle doivent être éliminés. Les systèmes qui se développent ont généralement un cycle de croissance durable qui garantit que le système ne devient pas incontrôlable.

Prenez la croissance cellulaire, par exemple. Les cellules de votre corps ont tendance à atteindre une certaine taille et à se multiplier à un rythme qui garantit que les nouvelles cellules remplacent les cellules qui meurent. Lorsque ces proportions sont équilibrées, votre corps fonctionne convenablement. Lorsque les cellules se développent ou se multiplient hors de contrôle, la situation peut menacer l'existence du système. Les cellules cancéreuses doivent être éliminées pour assurer la santé de tout le corps.

Les entreprises et les organismes biologiques ont beaucoup de choses en commun : ils sont composés de nombreuses parties et systèmes interdépendants qui changent et se développent au fil du temps. Si les cinq parties de chaque entreprise deviennent hors de contrôle ou disproportionnées les unes par rapport aux autres, la situation peut menacer la santé de l'organisation.

Le cycle de croissance durable est un modèle que j'ai remarqué dans les entreprises qui sont capables de croître année après année sans difficultés majeures. Ce cycle comporte trois phases distinctes : l'expansion, la maintenance et la consolidation.

Dans un cycle d'expansion, l'entreprise se concentre sur la croissance. De nou-

velles offres sont créées et testées. De nouveaux marchés sont explorés. De nouvelles unités commerciales sont construites et dotées en personnel, et des plans futurs sont élaborés. Les premières données sur ce qui fonctionne sont collectées pour une utilisation ultérieure. Dans un cycle de maintenance, l'entreprise se concentre sur l'exécution du plan actuel. Les parties marketing, ventes et livraison de valeur de l'entreprise battent leur plein, et l'accent est mis sur l'exploration complète du potentiel de la structure commerciale actuelle. Des systèmes sont mis en place pour assurer l'exécution.

Dans un cycle de consolidation, l'entreprise se concentre sur l'analyse. Les informations sur la performance de l'entreprise sont examinées en détail dans le but de comprendre ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas. Les choses qui ne fonctionnent pas sont réduites ou éliminées, et les choses qui fonctionnent reçoivent plus de ressources.

Pensez à la culture des plantes : les meilleurs jardiniers permettent aux plantes de pousser, s'assurent qu'elles ont suffisamment de ressources pour prospérer, puis coupent les plantes qui n'en ont pas. Ce cycle se répète, saison après saison. Chaque cycle est essentiel. De nombreux entrepreneurs deviennent frustrés lorsque leur entreprise semble atteindre un « plateau » et que la croissance semble s'arrêter. Passer du temps sur la maintenance ou la consolidation

semble être un gaspillage, ou un défaut dans l'idée commerciale. Ce n'est pas du tout le cas : ces phases sont nécessaires pour assurer le succès de l'entreprise et doivent être respectées.

Une entreprise qui se concentre sur l'expansion, mais qui manque de maintenance et de consolidation, connaîtra l'équivalent commercial d'une croissance cancéreuse. De nouvelles opportunités seront explorées tandis que les opportunités éprouvées seront ignorées ou oubliées. La maintenance et la consolidation sont nécessaires pour équilibrer le système. Une fois que le système fonctionne bien, le cycle de croissance commence automatiquement.



Un cycle économique sain évolue entre l'expansion, la maintenance et la consolidation. Quelle que soit la partie du cycle dans laquelle vous vous situez, il est important de reconnaître qu'il est nécessaire et essentiel à la santé de votre entreprise. En donnant à chaque cycle le temps et l'attention appropriés, vous assurerez le succès à long terme de l'entreprise.



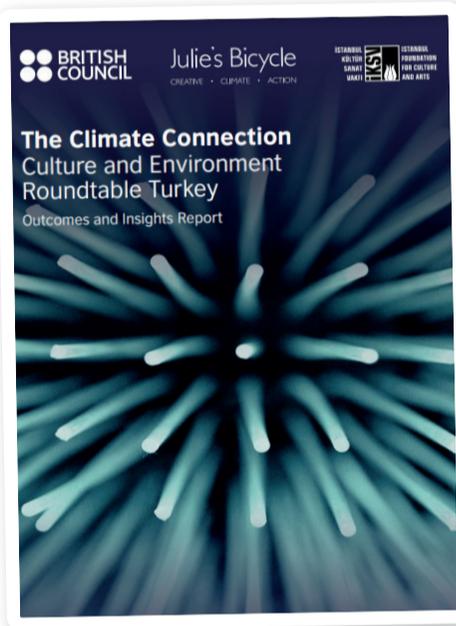
Le monde culturel turc travaille pour les transitions

Au XXI^e siècle, le dérèglement climatique et le changement des modes de consommation de la musique sont des enjeux auxquels la culture, et notamment l'industrie musicale, doit faire face. La transformation du modèle pour qu'il adhère aux problématiques environnementales est encore insuffisante en Turquie, mais le travail est en cours.

Dans un contexte mondial de réchauffement du climat et d'épuisement des ressources, le monde industriel se transforme peu à peu, et les industries créatives n'y échappent pas. Des entreprises de streaming aux festivals, en passant par la production matérielle de disques, les structures s'activent, par la volonté ou la contrainte. En Turquie, c'est en matière énergétique que se porte avant tout la priorité politique : en l'occurrence, la production d'énergie électrique nationale afin de limiter l'importation excessive qu'elle a vécue dernièrement. En 2022, plus de 73 % de l'énergie consommée était importée. Le pays a aussi longtemps privilégié sa croissance économique à l'encontre des réalités environnementales : c'était le dernier pays du G20 à ratifier les Accords de Paris de 2015 en 2021. Soulignons toutefois que la Turquie est tout de même le dixième pays en termes de production par éolienne dans le monde... Dans ce contexte, il y a encore du travail pour transitionner l'industrie musicale et le monde de la culture, mais les idées commencent à fuser, et des initiatives et lieux de réflexion se multiplient ces dernières années.

En effet, à l'été 2021, des tables rondes en Turquie, Indonésie, Nigéria et Colombie ont été organisées sur ces sujets entre des acteurs publics, privés, des ONG, et du monde politique aux arts. En Turquie, İKSV (Fondation d'Istanbul pour la Culture et les Arts) et Julie's Bicycle, organisation à but non lucratif britannique, se sont réunies pour des discus-

sions orientées vers le monde culturel. Le concours British Council avait aussi pris part à l'évènement. Des idées de solutions et de méthodes de travail ont été apportées pour résoudre notamment la question de la limitation des émissions de gaz à effet de serre. Et dans une logique de transparence, le rapport de la table ronde a été mis en ligne. En somme, des discussions indispensables pour résoudre les immenses défis présents et à venir, et adaptées au domaine culturel. Une autre initiative a été la création du festival Festtogether, en 2019, dont la première édition s'est déroulée à KüçükÇiftlik Park à Istanbul. Ce « Festival de musique durable » a dès ses débuts veillé à sélectionner ses partenaires



avec soin, comme Buğday Ecological Life Support Association qui soutient l'agriculture biologique, ou Tider qui lutte contre le gaspillage alimentaire. L'évènement était d'ailleurs également soutenu par l'UNDP, le programme de développement des Nations unies, et il était le tout premier festival de Turquie entièrement axé sur les soucis environnementaux. Ses objectifs étaient larges : limitation des émissions de gaz à effet de serre, lutte contre le gaspillage, recyclage des déchets... Mais l'histoire a rattrapé l'initiative et, subissant la pandémie de la Covid-19 dès ses débuts, ce festival n'a ensuite jamais vraiment décollé, n'ayant pas pu s'implanter dans le paysage musical de la ville. Nous n'avons plus trouvé trace de ce festival après 2021.

Un autre festival dont le projet a été pensé dans une perspective d'avenir est Beats By Girlz Turkey Festival. Basé avant tout sur la cause de l'émancipation des femmes et leur place dans l'industrie de la musique, le festival a comme ligne de conduite la technologie et l'égalité des genres. Dans une démarche de réflexion, la structure a ouvert un espace de discours (*Konuşmalar*) pour penser l'avenir avec un objectif clair de durabilité et d'amélioration du modèle de consomma-

tion de musique en festival. Cherchant d'abord à donner une place plus importante aux femmes dans l'industrie musicale, domaine où 98 % des producteurs sont des hommes, l'organisation a pensé

Dans un contexte mondial de réchauffement du climat et d'épuisement des ressources, le monde industriel se transforme peu à peu, et les industries créatives n'y échappent pas.

la transformation de l'industrie dans des perspectives larges, incluant donc l'essor incontournable des nouvelles technologies.

Pour les économistes, le numérique et la transition environnementale sont deux enjeux allant de pair et sur lesquels il faut travailler. En fait, ce ne sont pas les initiatives qui manquent pour actionner les transitions numériques et environnementales dans le monde culturel en Turquie. Mais les démarches, malgré leurs

soutiens, n'ont pas encore rencontré le succès et le public escomptés, et les circonstances particulières de ces dernières années, dont la pandémie de la Covid-19, n'ont pas favorisé ces efforts. Dès lors, un soutien économique spécifique au niveau national pour les transitions serait certainement le bienvenu. Mais actuellement, la priorité est donnée aux problèmes de la crise monétaire et de la production d'électricité, et les regards se détournent des autres urgences.

* Gabrielle Mahias

Le prix des transports stambouliotes pour les étrangers

Les services publics de transport à Istanbul desservent l'ensemble de l'aire urbaine en bateau, métro, tramway, bus ou encore en train. Mais pour un même service, le prix à payer varie selon le statut de l'utilisateur du réseau, et la note est particulièrement salée pour les personnes étrangères. Les exemples du Marmaray et du métro seront spécifiquement abordés dans cet article.

Depuis la fin de l'année 2023, les autorités turques durcissent les règles pour les étrangers, estimant que trop nombreux sont les non-Turcs à entrer sur le territoire depuis quelques années. Et outre les règles pour l'obtention des titres de séjour (*ikâmet*), le prix à payer se voit à travers le coût de la vie. Que ce soit dans les lieux culturels, tels que le Palais de Topkapı, ou de façon plus quotidienne dans le réseau de transports, être étranger a un prix. Qu'en est-il du coût des transports quand on est étranger, par rapport aux locaux ?

Dans le réseau de transports publics stambouliotes, les Turcs et résidents ont accès au système de retour d'une partie du prix encaissé dans le cas de trajet avec le train Marmaray, alors que les étrangers non. Ainsi, à chaque fois qu'un utilisateur local passe un portique pour accéder au Marmaray, il paie 59,76 liras environ ; et aux portiques de sortie, quelle que soit la station, il pourra obtenir un retour partiel de ce prix selon la distance réellement parcourue. En revanche, une personne étrangère ne résidant pas en

Turquie paie le prix plein. Et ce montant ne pourra être minoré après son voyage, même si le trajet n'était que d'une seule station ; en effet, si l'on essaye d'obtenir un remboursement partiel en posant l'*Istanbulkart* sur la borne, le message affiché est formel : il faut avoir un compte sur l'application. Sauf qu'il n'est pas possible de télécharger l'application quand on utilise un téléphone portable enregistré à l'étranger. Tandis que sur internet, il faut le numéro officiel d'identification de la personne étrangère, qui figure sur le titre de séjour (*ikâmet*). Et l'obtention de ce fameux sésame ne se fait qu'après de très très longues semaines de procédures administratives.

De même, seuls les Turcs ont accès à diverses autres réductions. Prenons le cas des étudiants. Pour les étudiants turcs, le système de retour partiel du prix payé en début de trajet est en fait cumulable avec les tarifs étudiants. Mais bien que le principe des réductions pour étudiants soit généralisé dans la plupart des pays, aucune réduction par contre pour les étudiants étrangers. En matière de transports

en commun, factuellement, cela creuse encore plus les écarts de tarification. Autrement dit, un étudiant étranger ne peut profiter d'aucun de ces avantages et doit payer le maximum en toute circonstance. Une autre situation qui bénéficie de prix avantageux est la catégorie « tarif social ». Cela concerne par exemple les professeurs, les enseignants. Supérieurs au prix étudiants, les tarifs de cette catégorie restent cependant nettement inférieurs au tarif plein. Par exemple, un trajet en métro coûte 19,33 liras en tarif plein, mais 11,96 liras en tarif social. Les étudiants déboursent, eux, 8,52 liras pour ce même trajet. Le métro ne propose cependant pas de remboursement partiel pour les utilisateurs. La distance de voyage étant moyennement courte pour l'ensemble des utilisateurs, il n'y a pas d'adaptation tarifaire comme pour le Marmaray. La différence payée se fait donc à l'encaissement au départ, selon le statut de chacun. De plus, chaque correspondance nécessite de repasser sa carte aux bornes, et ainsi, payer de nouveau un trajet.



Cette politique à géométrie variable fait peine, notamment quand on vit, comme c'est mon cas, essentiellement avec des étudiants et professeurs turcs ou résidents en Turquie. À chaque trajet effectué avec mes amis, je paie plus cher pour un même service rendu. Car en tant qu'étudiante étrangère, je n'ai pas accès aux tarifs étudiants. Un certain sentiment de ségrégation et de payer pour les autres se fait ressentir à chaque voyage. En conclusion, j'ai vraiment hâte d'obtenir mon titre de séjour !

* Gabrielle Mahias et Charlotte Gautier



Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Pascal Quignard, un des grands auteurs français contemporains, évoque dans *Trésor caché*, son dernier roman publié au début de cette année, le chat de l'héroïne de son roman qui va la quitter à cause de son âge avancé : « Elle revenait de chez le vétérinaire qui avait dû piquer le vieux chat Peer qui venait juste d'avoir dix-sept ans. Peer, le petit Peer avec lequel elle avait vécu dix-sept ans. Qui l'avait accompagnée, jour après jour, aube après aube, soir après soir, pendant dix-sept ans. Qu'elle avait aimé, jour après jour, soir après soir, nuit après nuit, réveil après petit déjeuner, pendant exactement dix-sept ans. »

Moi-même, en tant que le directeur de publication d'*Aujourd'hui la Turquie*, actuellement j'ai presque le même sentiment. Bien entendu, notre journal n'est pas mourant, mais il faut prendre une décision : continuer d'imprimer le journal, ou choisir uniquement l'édition électronique. Comme vous le savez, nous l'éditions actuellement en « hybride » - mot actuellement très à la mode : nous le distribuons à la fois sur papier et par voie électronique.

Les années passent, on a des habitudes qu'on peut aussi qualifier de « dépendance ». L'héroïne de Pascal Quignard n'arrivait pas se séparer de son chat, et moi, je n'arrive pas me séparer de l'odeur du papier de mon journal qu'on imprime depuis 20 ans exactement.

Lorsque nous avons créé ce journal avec Dr. Mireille Sadège et Bilge Demirkazan en 2005, nous n'avions pas pensé qu'il allait atteindre cette ampleur internationale. Aujourd'hui, 20 ans après, le journal a des relations très étroites avec les

Aujourd'hui la Turquie fête ses vingt ans

Aujourd'hui la Turquie, l'unique journal papier francophone de Turquie, se maintient en tant que principal relais pour la francophonie. Alors que la plupart des journaux en français y avaient disparu dans les années 1970, notre journal s'engage, depuis 2005, à contribuer au développement de la francophonie en Turquie.

Depuis vingt ans, le journal se donne également pour objectif de présenter l'évolution de la Turquie contemporaine ainsi que sa position et son importance dans l'échiquier régional et mondial, tout en réservant une place privilégiée aux relations entre la Turquie et le monde francophone, et aux liens avec l'Union européenne.



représentations diplomatiques et d'affaires en Europe et en Turquie.

Les contributeurs d'*Aujourd'hui la Turquie*, qu'ils soient issus du milieu universitaire, politique ou des affaires, permettent au journal de rendre compte d'une actualité en phase avec les évolutions que connaît le pays. Les analyses subtiles de chercheurs et d'experts turcs ou européens en lien avec le journal offrent un véritable éclairage sur l'actualité mondiale et la Turquie.

Ainsi, nous veillons à vous montrer les événements relatifs à la Turquie malgré les difficultés à travers le monde, et à vous offrir une multiplicité de points de vue sur le pays. À travers une information claire et réfléchie, nous prolongeons ce devoir d'information et de transmission en proposant également des articles de réflexion sur la société turque ainsi que la diversité et la richesse de l'offre culturelle à Istanbul.

Une histoire riche en partenaires et en francophonie. Au total, ce sont plus de trente personnes qui travaillent pour notre journal, surtout bénévoles, ce qui représente, jusqu'à ce numéro, 3 393 pages écrites : c'est une véritable encyclopédie du temps moderne sur la Turquie et ce que pensent les Turcs sur le monde qui est disponible électroniquement.

Notre objectif est de former une opinion publique francophone ouverte sur le monde. Aussi, nous pensons que la francophonie a son mot à dire en Turquie. L'histoire de la construction européenne, tout comme l'aventure européenne de la Turquie, sont loin d'être terminées. Le français est une langue officielle des décisions européennes, ainsi que celle de la rigueur scientifique, ordonnée et méthodique. C'est pourquoi, malgré le développement de l'anglais au détriment du français, nous nous enga-

geons à faire durer la francophonie sur le long terme.

Une ouverture sur le monde

Aujourd'hui, notre rédaction constitue un réel tremplin pour les jeunes francophones, notamment ceux qui se destinent au métier de journaliste. À travers un espace de création où ils expérimentent l'écriture, apprennent les enjeux du journalisme, ses limites et ses devoirs, ils s'affirment en tant que relais d'information pour le monde francophone.

Ces derniers, provenant de divers horizons géographiques et culturels, prennent part à une expérience unique en venant travailler pour *Aujourd'hui la Turquie*.

Je vais terminer avec ce que j'aurais dû dire tout début : 20 ans, c'est un bel âge ! Vive la francophonie, vive *Aujourd'hui la Turquie*.

*Écrit le 15 mars 2025

Istanbul : une ville d'opportunités, mais aussi de défis pour les étudiants internationaux

Riche de sa culture et de sa beauté, la ville d'Istanbul accueille chaque année des milliers d'étudiants étrangers au sein des nombreuses universités qui la composent. Si vivre l'espace d'un an au carrefour des civilisations semble attrayant, cela ne met pas à l'abri de nombreuses difficultés tant administratives qu'économiques. Le témoignage des étudiants Erasmus permet de dresser le bilan des difficultés auxquelles ils doivent faire face.

L'ikamet, une épopée administrative

À la rencontre de différents étudiants de l'université française de Galatasaray et de l'université de Bahçeşehir, tous sont unanimes : la difficulté majeure est l'obtention de l'*ikamet*. Pour des séjours de plus de quatre-vingt-dix jours sur le territoire, il est en effet nécessaire d'obtenir une autorisation de séjour, le fameux *ikamet*.

Car la procédure d'obtention de l'*ikamet* est fastidieuse et coûteuse. Malgré l'aide fournie par les universités accueillant les étudiants internationaux, les démarches restent complexes.

En effet, avant de faire sa demande d'*ikamet*, il convient de réunir un certain nombre de documents en plus, évidem-

ment, d'un passeport en cours de validité.

Rassembler quatre photos biométriques, obtenir un numéro de téléphone turc, souscrire à une assurance maladie sur place (entre 700 et 1200 TL), même s'ils en possèdent déjà une privée qui couvre la Turquie, et enfin le plus coûteux : le contrat notarié, justificatif de résidence dans la ville. Le contrat d'habitation doit être établi et rédigé par le notaire, une procédure coûtant entre 3 000 et 5 000 TL (soit entre 80 et 130 euros) en fonction du nombre de résidents au sein de l'appartement. Il est toutefois possible, si l'on loue une chambre dans l'appartement d'un citoyen turc, de faire un *taahhütname*, soit un engagement de la part du propriétaire qui témoigne de la cohabitation au sein du lo-

gement ; une démarche moins onéreuse (environ 700 TL, soit 20 euros) mais qui tient du bon vouloir des parties.

Victor, étudiant français en échange à Galatasaray, témoigne : « Lorsque j'ai décidé de poursuivre mon échange universitaire en Turquie, je savais qu'il fallait faire les démarches pour l'*ikamet*, mais je n'avais pas réalisé à quel point cela était long et compliqué. Une fois que j'ai réuni tous les documents, je me suis rendu au bureau de l'immigration, tôt le matin pour éviter le monde et l'attente. Mes empreintes prises et ma demande déposée, j'ai ensuite attendu plus d'un mois avant la réception du visa. »

Une formalité stressante mais nécessaire pour les résidents étrangers, sans laquelle ils risquent une amende dont le coût évolue en fonction du nombre de jours passés sur le territoire au-delà du délai légal.



Logement étudiant à Istanbul

Sous les conseils avisés des anciens étudiants en échange à Istanbul de leurs établissements respectifs, tous ont pris un logement temporaire (Airbnb ou auberge de jeunesse) avant de s'atteler à leur recherche d'appartement à Istanbul. Il leur a suffi d'une semaine environ avant de pouvoir emménager, grâce aux nombreux groupes Facebook et réseaux d'internationaux à l'étranger.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

De Paris à Alger : une impasse diplomatique

Entre la France et l'Algérie, les relations n'ont jamais été si proches du point de rupture. La polémique déclenchée par les propos de Jean-Michel Aphantie en février 2025 intervient dans un contexte de tensions palpables entre les deux pays, l'Algérie étant devenu le point focal principal du ministre de l'Intérieur Bruno Retailleau en poste depuis cinq mois. Pour comprendre davantage la dégradation des relations bilatérales de part et d'autre de la Méditerranée, il convient de revenir sur l'historique des rapports diplomatiques franco-algériens.



L'affaire Aphantie

En février 2025, Jean-Michel Aphantie, journaliste politique français, a déclaré sur la chaîne d'antenne RTL que « la France a perpétré des centaines d'Oradour-sur-Glane en Algérie ». Une déclaration qui a suscité de vives réactions, notamment de la part de la droite française. Le 10 juin 1944, un groupe de soldats allemands de la division SS Das Reich avait détruit le village d'Oradour-sur-Glane en massacrant toute sa population... Aphantie entendait dénoncer les exactions commises par l'armée française durant la période coloniale et la guerre d'Algérie, considérées comme minimisées par le gouvernement français.

Cette polémique a également fait réagir des historiens comme Sylvie Thénault, autrice de *Histoire de la guerre d'indépendance algérienne*, qui déclare dans *Le Nouvel Obs* que malgré que la comparaison soit « discutable » car il n'existe pas « d'équivalent strict où des civils auraient été rassemblés et exécutés en masse comme à Oradour-sur-Glane », l'armée française a cependant eu recours en Algérie à une « stratégie de terreur collective » et à des « violences systémiques ». Ainsi, malgré l'anachronisme de la comparaison, les déclarations de Jean-Michel Aphantie se rapportent à des faits de violences massives commis à l'encontre de la population algérienne.

L'affaire a fait grand bruit, et l'autorité de régulation de la communication visuelle et numérique (Arcom) a été saisie. Le journaliste a été mis en retrait de l'antenne RTL avant de prendre la décision de quitter définitivement la chaîne.

L'enjeu de la concurrence mémorielle

Car cette polémique s'inscrit dans un

contexte de tensions persistantes entre la France et l'Algérie, révélant des fractures historiques toujours d'actualité. Soixante années après l'indépendance de l'Algérie, la période de domination coloniale (1830-1962) reste toujours au cœur des débats. Élément majeur du roman national algérien, la victoire du pays sur le colonialisme sert d'outil pour la légitimation du nouvel État au sortir de la guerre d'indépendance (1954-1962), et la rhétorique anti-française devient un vecteur de cohésion nationale. La concurrence des mémoires continue à peser lourdement sur les relations bilatérales des deux pays. Jusqu'en 1999, la guerre d'Algérie était pour la France une guerre sans nom, qualifiée « d'opération de maintien de l'ordre », combinée à des lois d'amnistie interdisant de nommer les responsables des crimes commis durant cette période. Si l'expression « guerre d'Algérie » est reconnue avec la loi du 18 octobre 1999, les rapports conflictuels perdurent. À titre d'exemple, la loi du 23 février 2005 portant « reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés » incluait à l'alinéa 4, dorénavant abrogé : la demande de reconnaissance dans les programmes scolaires du « rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord », provoquant la suspension d'un traité d'amitié franco-algérien. Aussi, Emmanuel Macron, depuis son premier mandat, s'est régulièrement exprimé sur le passé colonial de la France en Algérie. En 2017, lors de sa première campagne électorale, le Président qualifiait le système colonial de « crime contre l'humanité » - des propos d'ailleurs réitérés en 2022 et pouvant être perçus comme un pas important pour la réconciliation mémorielle entre Paris et Alger.

En 2019, au moment du *Hirak*, soulèvement populaire qui éclate en Algérie contre le projet d'Abdelaziz Bouteflika de se maintenir au pouvoir pour un cinquième mandat, la France fait preuve de prudence. Jean-Yves Le Drian, ministre des Affaires étrangères de l'époque, se déclare en faveur d'un processus électoral, malgré son opacité et le fait qu'il soit aussi rejeté par les manifestants. Quand Abdelmadjid Tebboune arrive à la présidence du pays, en dépit de l'abstention massive et du manque de transparence durant les élections, il trouve un soutien en la personne du président français. La question mémorielle devient l'un des vecteurs du rapprochement des deux bords de la Méditerranée, notamment à travers l'initiative d'Emmanuel Macron de confier à l'historien Benjamin Stora une mission sur « la mémoire de la colonisation et de la guerre d'Algérie ».

Si les relations semblaient ainsi se pacifier lors du premier mandat du président Macron, les récentes déclarations et projets politiques, notamment ceux du gouvernement Bayrou, semblent aller à contresens d'un apaisement diplomatique.

L'escalade des tensions diplomatiques

En 2024, le président français crée une rupture en reconnaissant la souveraineté marocaine sur le Sahara occidental, territoire disputé entre le Maroc et le Front Polisario soutenu par l'Algérie, provoquant le retrait de l'ambassadeur algérien à Paris. De surcroît, le sujet de la sacro-sainte sécurité, régulièrement au cœur du débat politique français, est à nouveau le vecteur de nouvelles tensions en ce début d'année 2025. De fait, suite à l'attaque au couteau à Mulhouse le 22 février dernier - dont l'auteur présumé, d'origine

algérienne, faisait l'objet d'une obligation de quitter le territoire - le ministre de l'Intérieur a plaidé pour un rapport de force avec Alger qui aurait refusé à plusieurs reprises d'accueillir l'individu. Cet événement fait suite également à l'affaire des influenceurs algériens : Boualem Naman, dit Doualemn, aurait tenu des propos menaçants au sujet d'un opposant au régime algérien sur les réseaux sociaux, et à ce titre, a fait l'objet d'une expulsion dans le cadre d'une « procédure d'urgence » ; mais les autorités algériennes ont refusé son entrée sur le territoire. Ces événements ont servi de justification au gouvernement de François Bayrou pour demander le réexamen de l'accord de 1968 conférant un statut particulier aux Algériens en France, notamment en termes de condition de circulation, de séjour et d'emploi.

Paris ayant récemment transmis au gouvernement algérien une « liste d'urgence » de personnes jugées « sensibles » que la France souhaite voir acceptées par l'Algérie, cet accord pourrait être remis en question en l'absence de réponse favorable. Mais bien qu'Alger ait rejeté cette liste, Emmanuel Macron a choisi de ne pas adopter une attitude de confrontation avec l'Algérie. Toutefois, Bruno Retailleau a annoncé la suspension des accords de 2007 concernant l'exemption de visa pour les détenteurs algériens de passeports diplomatiques.

Ainsi, les crispations restent palpables, notamment au vu des dernières déclarations, le 18 mars sur TF1, du ministre de la Justice, Gérard Darmanin, qui s'est dit favorable à ladite « riposte graduée » proposée par le ministre de l'Intérieur, invitant même au rappel de l'ambassadeur de France en Algérie.

* Charlotte Gautier

Décès de Jean-Louis Debré : une figure influente de la droite française disparaît

Jean-Louis Debré est mort dans la nuit du 3 au 4 mars 2025 à l'âge de 80 ans. Ministre de l'Intérieur de 1995 à 1997, président de l'Assemblée nationale de 2002 à 2007 puis du Conseil constitutionnel de 2007 à 2016, il est considéré comme une figure emblématique de la droite sous la Ve République.

Une carrière sur les pas d'un père...

Fils de Michel Debré, Jean-Louis Debré est âgé de seulement quinze ans quand son père est le premier à exercer la fonction de Premier Ministre sous la V^e République, dont il a lui-même contribué à élaborer la Constitution.

Il poursuit ensuite des études de droit et obtient un doctorat en 1973, avant de rapidement s'engager dans la politique. Dans la lignée idéologique de son père, il adhère en 1976 au parti fondé par Jacques Chirac : le Rassemblement pour la République (RPR). En 1986, il sera

élu député de ce parti dans la première circonscription de l'Eure, un poste qu'il occupera pendant plusieurs mandats.

« Mon Chirac »

Les années 1970 inaugurent sa rencontre avec Jacques Chirac, ancien Président de la République, une étape cruciale pour sa carrière. Leur relation aussi professionnelle que personnelle est qualifiée d'amitié solide. En 2008, dans l'émission *Thé ou Café* de Catherine Ceylac, Chirac décrit Jean-Louis Debré comme « le fils que j'aurais voulu avoir ».

En tant qu'allié fidèle de Chirac, il occupe



plusieurs postes au sein de son gouvernement, notamment celui de ministre de l'Intérieur de 1995 à 1997.

Suite à la dissolution infructueuse de l'Assemblée par Chirac en 1997, Debré prend la direction du RPR. En 2002, il accède à la présidence de l'Assemblée nationale, une fonction qui le rend célèbre pour l'épisode des « piles du président Debré ». En septembre 2006, lors de l'examen d'un projet de loi sur le secteur de l'énergie et la fusion de Suez-GDF, l'opposition dépose un nombre record de 137 449 amendements pour entraver le vote. À cette occasion, Debré se met en scène au perchoir, entouré de ces montagnes de papier, pour dénoncer l'obstruction parlementaire.

Du perchoir au Conseil constitutionnel

En 2007, Jean-Louis Debré est nommé président du Conseil constitutionnel par Chirac, une fonction qu'il occupera jusqu'en 2016. Durant ces fonctions, il a profondément réformé l'institution en in-

troduisant en 2008 la question prioritaire de constitutionnalité (QPC), procédure de contrôle de constitutionnalité sur les lois déjà promulguées afin de garantir une meilleure protection de la Constitution.

Une retraite artistique

En 2016, il publie un journal : *Ce que je ne pouvais pas dire*, livre qui revient sur ses neuf années au Conseil Constitutionnel et ses rapports avec les différents présidents de la République. Puis, en 2017, paraît *Tu le raconteras plus tard*, consacré cette fois à ses années en tant que président de l'Assemblée nationale et ministre de l'Intérieur.

En 2022, il monte sur les planches et produit une pièce de théâtre dans laquelle il partage la scène avec sa compagne Valérie Bochenek : *Ces femmes qui ont réveillé la France*, adapté de l'essai du même titre, revenant sur les figures féminines marquantes de l'histoire de France à l'instar d'Olympe de Gouges, Georges Sand ou encore Simone Veil.

Une reconversion qui découle de sa passion pour l'écriture, et d'un certain lien existant entre la politique et le théâtre...

* C. G.

Barbara Cassin : un voyage intellectuel

Barbara Cassin, philologue, philosophe, directrice de recherche au CNRS, traductrice, est élue en 2018 à l'Académie française, devenant la neuvième femme académicienne et la cinquième de l'effectif féminin actuel. Elle a consacré la majorité de ses recherches à la philosophie grecque et la rhétorique. Parmi ses travaux, on compte notamment Vocabulaire européen des philosophies - Dictionnaire des intraduisibles aux éditions du Seuil, ou encore La Nostalgie, quand donc est-on chez soi ? aux éditions Fayard.

Son dernier ouvrage, *L'Odyssée au Louvre, un roman graphique*, paru en novembre 2024 chez Flammarion, est une retranscription de ses conférences données au Louvre à l'occasion de la réouverture de la galerie Campana. Elle nous y plonge dans les œuvres de céramique de la Grèce antique, donnant à voir les moments forts de la construction de l'identité d'Ulysse dans *L'Odyssée* d'Homère comme un roman graphique.

Dans le cadre de sa visite en Turquie, au lendemain de sa conférence donnée à l'Université Galatasaray, nous avons pu rencontrer l'académicienne au Palais de France, pour revenir sur son parcours et ses projets.



Qu'est-ce qui vous a conduite à la philosophie, à l'étude du langage et de la traduction ?

Lors de mes cours de philosophie, j'étais enthousiasmée en découvrant que se demander si Dieu existe ou ce que signifiait la liberté pouvait être un métier. J'ai donc eu envie de suivre cette voie. Les travaux des philosophes sont pour moi des lectures extraordinaires ; c'est pourquoi j'ai commencé à étudier le grec ancien, qui a forgé beaucoup de termes de la philosophie d'aujourd'hui. C'était pour moi comme regarder les photos de ses arrière-grands-parents et comprendre comment tout s'est fabriqué.

C'est avec le grec ancien que j'ai pour la première fois eu conscience du concept de *langue*. Travailler les textes dans leurs langues, c'est aussi traduire, mais également comprendre les limites de la traduction, découvrir que l'on ne dit pas la même chose alors qu'on croit le faire. C'est ainsi que j'ai conçu *Le Dictionnaire des intraduisibles*, dans lequel je réfléchis aux symptômes de différence des langues dans un domaine, celui de la philosophie, où l'on pense qu'il n'y a que des concepts, que de l'universel.

Quel ouvrage a marqué votre première entrée dans le monde de la philosophie ?

Je n'ai pas le souvenir d'un premier ouvrage, mais plutôt de phrases marquantes. Par exemple, la première phrase de *La Métaphysique* d'Aristote : « Tous les Hommes désirent naturellement savoir ». Ou encore la phrase du sophiste Gorgias quand il déclare, dans *L'Éloge d'Hélène* : « Le *lógos* (le discours, la raison) est un grand puissant, qui avec le plus petit et le plus inapparent des corps performe les actes les plus divins. » Cette phrase, récurrente dans l'œuvre, est pour moi un horizon d'écoute.

Philosophie et langage à l'ère digitale : un enjeu crucial

Quelle place devrait avoir, selon vous, la philosophie dans l'éducation contemporaine ?

C'est une matière dont l'intérêt essentiel est de dire qu'il faut que vous jugiez, jaugez, si l'on traduit du grec : « L'Homme est la mesure de toute chose ». En ce point, la philosophie est une leçon d'implication politique, et cela depuis la Grèce antique.

On peut initier les enfants à la philosophie. J'ai eu l'occasion de le faire en maternelle : ce n'étaient pas vraiment

des cours, mais on leur apprenait à parler l'un après l'autre et à écouter à l'aide d'un bâton de parole. Un apprentissage fondamental de régulation et de circulation de la parole. À la question : « Est-ce que tu es grand, ou est-ce que tu es petit ? », un enfant m'a répondu : « Mon petit frère dit qu'il est grand, et c'est vrai ». Ces propos d'enfants donnent vraiment matière à réfléchir ! Car la philosophie n'est pas une discipline comme les autres, c'est un ambiant qui vous demande d'être présent à ce que vous dites, d'être présent au monde.

Quel est votre avis sur l'impact des nouvelles technologies sur la pensée philosophique et le langage ?

Si l'on parle de l'intelligence artificielle, on peut dire que tout ce qui est nouveau impacte, de la même manière que l'imprimerie a impacté la philosophie et le langage. Platon disait qu'il fallait se garder d'écrire, sinon ce n'était plus la peine d'avoir de la mémoire !

L'intelligence artificielle m'intéresse prodigieusement car on ne peut faire abstraction d'une nouvelle technologie. La question maintenant est de savoir comment l'utiliser pour un mieux. En matière de traduction par exemple, il faut être très circonspect. Se contenter de traduire un texte complexe avec Google Translate amène à la production d'un texte terne stylistiquement et appauvri linguistiquement.

J'ai personnellement des idées concernant ce que je voudrais avec l'IA : nourrir une intelligence artificielle traductive avec *Le Dictionnaire des intraduisibles* que j'ai écrit, afin de voir si elle pourra repérer dans les traductions des symptômes de difficulté dans les textes, c'est à dire les détecter et nous en avertir. Ce serait un outil à double intérêt : on s'en servirait, et elle nous fournirait des indications. »



Quand *L'Odyssée* prend vie Dans votre livre *L'Odyssée au Louvre - Un roman graphique*, vous explorez *L'Odyssée* d'Homère. Comment cette œuvre a-t-elle influencé votre parcours professionnel et personnel ?

L'Odyssée est un des grands poèmes fondateurs de la langue grecque. En tant qu'helléniste, cette œuvre m'intéresse évidemment, d'autant que les philosophes ont des approches diverses quant à Homère. Platon dit « Pas de poète dans ma cité », alors qu'Aristote affirme « Homère est celui qui nous apprend à bien mentir ». La différence est intéressante. Ce livre est le produit des conférences que j'ai faites au Louvre. Mon approche n'est pas celle d'une historienne de l'art ou d'une muséographe, mais d'une helléniste. Je me suis demandée quel était le rapport entre la beauté des textes et la beauté des dessins, ce qui explique le sous-titre *Un roman graphique*. Dès lors, ma réflexion se développe à partir de la phrase de Nietzsche citée au début du livre : « Homère est un jugement esthétique ».

Vous explorez les thèmes universels de *L'Odyssée* et établissez des liens avec des œuvres matérielles pour lui donner vie. Comment percevez-vous cette relation entre les arts, et en quoi enrichit-elle notre compréhension de l'œuvre d'Homère ?

Il y a de nombreuses scènes de *L'Odyssée* qui ont fait l'objet d'une multitude de représentations graphiques, comme par exemple la scène du cyclope. Mais il est clair que bien d'autres éléments marquants de ces scènes ne peuvent être représentés dans un dessin, c'est tout à fait impossible car ils relèvent du langage. Citons par exemple cet élément clé de cette scène du cyclope : Ulysse, après avoir aveuglé Polyphème (et sans doute afin d'éviter toutes représailles), invente le signifiant quand il dit : « Je m'appelle Outis (c'est-à-dire : Mon nom est Personne), et c'est ma ruse qui t'as eu. »

* Charlotte Gautier



Ali Türek

J'ai passé deux jours à Istanbul. Personne ne l'a su. Sauf la police aux frontières.

Il faisait beau et doux. Tout était en effervescence. Les rues, les terrasses, les restaurants, les jardins, les quais, les bus, les magasins, les salles... Cet air de printemps précoce y donnait une joie tant attendue. Les gens étaient heureux. Or, dans le monde qui nous entoure, tout n'était-il pas en roue libre ? Le climat dérégulé, la crise économique qui est là à creuser chaque jour un peu plus les inégalités, des droits et libertés bafoués, des pas des chemises brunes dans les rues, des appels à la haine, du racisme décomplexé, des menaces d'une guerre mondiale, des massacres, des diatribes contre la démocratie et ses institutions, l'indécence des grandes fortunes à vouloir toujours plus de profits...

L'incendie*

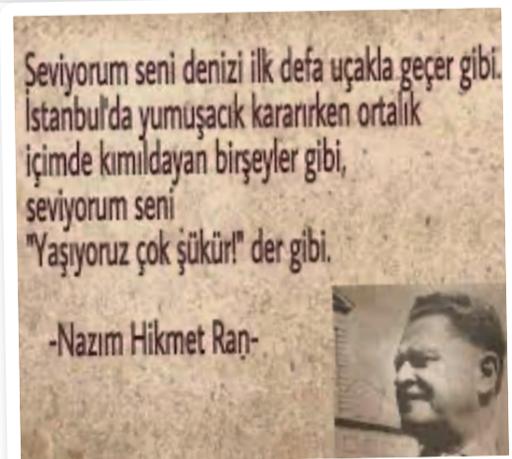
Oui, tout est en roue libre et nous vivons clairement selon ce fameux dicton turc : le quartier est en feu et nous, on est bien occupés à nous brosser les cheveux... « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs », disait plus courtoisement Chirac.

Mais à cette insouciance, à cette légèreté, n'y avons-nous pas bien droit ? « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs », disait plus courtoisement Chirac. Mais à cette insouciance, à cette légèreté, n'y avons-nous pas bien droit ? Simples citoyens, sommes-nous les seuls responsables ? Il me paraît, sous le soleil stambouliote, qu'il n'y a rien à mépriser. Dans ce monde devenu fou, se mettre au soleil à Fenerbahçe, c'est peut-être le seul et unique moyen de résister. Jouer de la guitare sur les escaliers de la Tour de Galata, aller voir une pièce de théâtre, peindre sous son toit face aux Îles des Princes, boire du thé à Moda... Tout ça n'est finalement pas le contraire d'un engagement ou d'une conscience éveillée. C'est tout simplement la vie qui

continue, un modeste doigt d'honneur de tranquillité à la barbarie gouvernante du monde.

À Istanbul comme à Paris, le soleil montre ses pouvoirs magiques. Le temps d'une matinée, il sait disperser les nuages, effacer le gris et écraser la banalité, la tristesse et la morosité du monde. Ces villes qui se construisent par la volonté de leurs habitants montrent, sous le soleil, à quel point elles sont à contre-courant des temps qui courent. Un dynamisme et une vitalité débordante, la vie y devient douce. En mille et une couleurs, elles deviennent un contre-exemple en soi face à ce monde brun.

Un dimanche, pour la première fois, ils laissent Nazım Hikmet sortir au soleil, et lui, pour la première fois de sa vie, s'étonnant qu'il soit si loin de lui, qu'il soit si bleu, qu'il soit si vaste, il regarde le ciel sans bouger. Il est heureux.



Les mots de Nazım Hikmet frappent : En cet instant, ni combat, ni liberté, ni femme.

La terre, le soleil et moi. Je suis heureux.

J'ai passé deux jours à Istanbul. Personne ne l'a su. Sauf la police aux frontières. Il faisait beau et doux. J'étais heureux.

*Écrit le 15 mars 2025



Eren M. Paykal

Noces de diamant ?

Les noces de diamant représentent 60 années de vie commune. Notre journal *Aujourd'hui la Turquie*, quand à lui, fête à présent ses 20 années de création. C'est une pure réussite, dans les conjonctures actuelles ! J'espère de tout cœur que notre journal va atteindre ses 60 années d'existence, et que nous en serons les témoins.

Puisqu'on parle de diamant, je voudrais évoquer pour vous ce précieux minéral. Justement, le deuxième plus gros diamant du monde vient d'être découvert au Botswana dans une mine appartenant à une société canadienne opérant dans ce pays du sud de l'Afrique. Extrait sous la forme d'une pierre de 2 492 carats dans la mine de Karowe, à environ 500 km au nord de Gaborone, il s'agit du plus gros diamant jamais découvert dans ce pays africain. La précédente plus grande découverte au Botswana était une pierre de 1 758 carats trouvée dans la même mine en 2019, qui sera achetée par la marque de mode française Louis Vuitton pour une somme non divulguée.

Le Botswana est l'un des plus grands producteurs de diamants au monde. Situé en Afrique australe, très proche politiquement des États-Unis, il représente environ 20 % de la production mondiale. Lucara, l'entreprise canadienne opérant dans le pays, a déclaré que la pierre était l'un des plus gros diamants jamais découverts. Le Botswana est le premier producteur mondial de diamants bruts

en valeur. Mais le cours du diamant dégringole avec l'essor des diamants de synthèse, moins chers...

Le diamant Cullinan de 3 106 carats, découvert en Afrique du Sud en 1905, a été enregistré comme le plus gros diamant de l'histoire. De nombreux diamants, taillés en neuf pierres différentes, figurent dans les bijoux de la Couronne anglaise.

Les diamants les plus chers ont été extraits en Namibie, selon les données du Processus de Kimberley.*

La liste en USD par carat (2023) - le coût moyen du carat étant de 114.1 USD.

Pays	Volume, en carats	Valeur (en millions de dollars)
Namibie	517	
Libéria	323	
Brésil	318	
Mali (AES)**	304	
Royaume du Lesotho	294	
Sierra Leone	195	
Tanzanie	163	
Angola	157	
Guyane (ex.britannique)	150	
Afrique du Sud	135	
République Centrafricaine	130	

Mais l'Afrique australe regorge de ces trésors. Un diamant de plus de 200 carats a aussi été découvert en Angola dans le nord-est du pays, sur le gisement de Lulo, par la société Lucapa Diamond Company. C'est le cinquième plus gros diamant trouvé dans la mine de Lulo. Celle-ci a commencé à être productive en 2015. En ont déjà été extraits 30 585 carats de diamants en 2023. Le plus gros diamant découvert en Angola pèse 404 carats. Il a été découvert en fé-

vrier 2016 dans la même mine de Lulo, et a été baptisé 4 Février en l'honneur du jour de l'indépendance de l'ancienne République populaire angolaise, d'obédience marxiste. L'Angola, qui entretient actuellement de bonnes relations avec les États-Unis, est le deuxième producteur d'Afrique après le Botswana. L'année dernière, 9,8 millions de carats de diamants ont été extraits.

Voici les plus gros producteurs de diamants du continent africain, selon les données de Kimberley Process.

Pays	Volume, en carats	Valeur (en millions de dollars)
Botswana	25.094.818	3.283
Angola	9.754.310	1.532
RDC	8.347.462	64,96
Afrique du Sud	5.891.885	793,95
Zimbabwe	4.913.450	303,16
Namibie	2.385.157	1.234
Sierra Leone	524.457	102,50
Lesotho (Royaume)	471.744	138,71
Ghana	203.000	9,7
Tanzanie	191.010	31,15

21 États ont produit du diamant brut en 2023 avec un total de 111,52 millions de carats pour une valeur de 12,72 milliards de dollars, selon les données de Kimberley Process pour l'année 2023.

17 de ces pays sont africains. Leur contribution s'élève à 58,20 millions de carats, soit 52,21 % de la production mondiale. En valeur, cela constitue



7,47 milliards de dollars de revenus, soit 58,72 % du total.

Mais attention : les experts chinois affirment pouvoir développer un super diamant 40 % plus dur que le vrai, matériau qui pourrait trouver des applications dans l'usinage, le perçage et même les bagues de fiançailles...

Personnellement, je pense que les imitations et produits de substitution, que ce soit en matière de diamants, de viande, d'or etc., ne vaudront jamais le matériau naturel. La nature a bien fait les choses, la contrefaçon est une trahison...

*Le processus de Kimberley (PK) est un forum de négociation internationale tripartite réunissant les représentants des États, de l'industrie du diamant et de la société civile depuis mai 2000. Les discussions au sein de cette plateforme ont abouti au lancement d'un régime international de certification des diamants (système de certification du processus de Kimberley, SCPK) en janvier 2003. L'objectif du processus de Kimberley est de prévenir l'entrée des « diamants de conflits » dans le marché international.

** AES : Alliance des États du Sahel.

Pour ce numéro historique, voici le chaleureux message que nous adresse Monsieur Tim Van Anderlecht, Consul général de Belgique à Istanbul.

Chers lecteurs d'*Aujourd'hui la Turquie*,

C'est avec beaucoup de plaisir que je m'adresse à vous à l'occasion du 20^e anniversaire de votre journal. *Aujourd'hui la Turquie* est un pilier de la communauté francophone, non seulement à Istanbul, mais dans toute la Turquie. En tant que consul général de Belgique à Istanbul, je suis témoin quotidien de la vitalité de la Francophonie dans cette ville fascinante, et de l'importance que joue ce journal pour celle-ci.

Istanbul, carrefour des cultures et des civilisations, est également un lieu où la langue française brille de mille feux. Grâce à des institutions prestigieuses comme les « Saints », c'est-à-dire les écoles privées francophones, l'Université de Galatasaray et l'Institut français, le nombre de francophones ne cesse de croître.

La francophonie à Istanbul n'est pas seulement une affaire de langue, c'est aussi une affaire de cœur. Elle est le reflet d'une ouverture d'esprit parmi la population d'Istanbul, d'une curiosité intellectuelle et d'un désir de dialogue inter-



culturel. Les événements culturels, les rencontres littéraires et les échanges académiques sont autant de preuves de cette dynamique vivante. Chaque année, notre consulat essaie d'y apporter sa modeste mais certes enthousiaste contribution, en invitant des artistes et personnalités belges francophones.

C'est pourquoi, en célébrant les 20 ans d'*Aujourd'hui la Turquie*, nous célébrons également la diversité et la richesse de la francophonie à Istanbul. Que votre journal préféré continue d'être une source d'inspiration et de connexion pour tous les francophones d'Istanbul et entre la Turquie et le monde francophone.

Vive *Aujourd'hui la Turquie* ! Vive la francophonie d'Istanbul !

Avec mes salutations les plus chaleureuses,
Tim Van Anderlecht, Consul général de Belgique à Istanbul



Aujourd'hui
la Turquie



Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 1 89645 • www.aujourd'huiatourquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadége, Ali Türek, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Selçuk Önder, Kasım Zoto • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. *Aujourd'hui la Turquie* est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

Istanbul 1890 : le Palais de Belgique, premier acte d'une collaboration bilatérale

Le Palais de Belgique célèbre cette année ses 125 ans. Revenons à cette occasion sur l'année 1890 qui marqua une étape significative dans les relations bilatérales turco-belges avec l'établissement d'une légation à Istanbul, un geste symbolique visant à approfondir les relations diplomatiques et économiques avec l'Empire ottoman.

À l'intersection des intérêts d'un État émergent et d'un Empire séculaire

En 1890, la Belgique est un État en pleine émergence, ayant accédé à l'indépendance en 1830 après la révolution contre les Pays-Bas. Ce jeune royaume au cœur de l'Europe cherche à renforcer son influence sur la scène internationale et étendre ses relations diplomatiques, commerciales et culturelles, notamment avec les puissances orientales. Et en cette fin du XIX^e siècle marquée par la croissance industrielle et la modernisation, la Belgique a tend à devenir un acteur important dans les échanges commerciaux.

Dans ce contexte, le lancement du projet de construction du Palais de Belgique à Istanbul tient de la volonté de la Belgique à s'ancrer dans les relations internationales, dans un lieu stratégique : la capitale de l'Empire ottoman, carrefour entre l'Europe, l'Asie et le Moyen-Orient. Néanmoins, à cette époque, l'Empire ottoman, bien que toujours une grande puissance, fait face à de nombreux défis de par les révoltes, une pression économique croissante et une perte de territoire et d'influence dans les Balkans. Ainsi, le développement de collaboration avec des partenaires européens est pour lui un

moyen de renforcer son positionnement économique et politique.

Le Palais de Belgique : un symbole diplomatique

Le quartier choisi pour la construction du Palais est celui de Beyoğlu, cœur de la ville d'Istanbul. À la fois moderne et dynamique, cet emplacement est à l'image de ce que la Belgique souhaite refléter : soit celle d'une nation en pleine croissance qui aspire à s'inscrire sur la scène internationale.

En tant que résidence diplomatique et lieu de représentation officielle, le Palais joue un rôle crucial dans les relations entre la Belgique et l'Empire ottoman.



C'est ici que se tiennent des rencontres officielles, où les représentants belges échangent avec des personnalités importantes de l'Empire ottoman, renforçant ainsi les liens entre les deux nations. Mais au-delà de cette fonction diplomatique, le Palais de Belgique est également le symbole d'une amitié en pleine expansion. En tant que centre névralgique des relations bilatérales, il incarne les valeurs de coopération et de dialogue, témoignant de l'engagement des deux pays à bâtir un avenir commun.

Une architecture à la croisée des cultures

Conçu par l'architecte d'origine grecque Kampanakis, le Palais de Belgique allie des influences architecturales européennes et ottomanes afin de créer un bâtiment adapté au contexte local tout en restant fidèle à l'image de la Belgique. La structure imposante du Palais est composée de frontons et de colonnes, selon le style néo-classique prisé en Europe au XIX^e siècle. Tandis que les détails ornementaux des espaces intérieurs s'inspirent des traditions architecturales ottomanes dans l'utilisation de motifs géométriques floraux et de carrelages ornementaux.



Ainsi, le Palais s'érige comme un symbole du dialogue culturel entre les deux États.

Le Palais de Belgique, catalyseur des échanges bilatéraux

Officialisant les relations bilatérales entre la Belgique et l'Empire ottoman, la construction du Palais de Belgique représente un véritable tournant. Au cours de la décennie qui suit, les exportations belges vers l'Empire ottoman triplent et les investissements doublent. Impact commercial donc, mais aussi politique : dans le contexte géopolitique mouvementé de la fin du XIX^e siècle, la présence officielle de la Belgique à Istanbul a consolidé son rôle de médiateur neutre entre les puissances européennes et l'Empire ottoman, tout en favorisant la coopération culturelle et scientifique.

* Charlotte Gautier

Des musées hors de prix ?

Le billet d'entrée du musée du Louvre à Paris est passé à 22 euros en 2024, et celui du château de Versailles à 21 euros. Deux institutions culturelles qui bénéficient d'importantes subventions publiques grâce aux impôts des Français, mais dont seulement une minorité aisée peut profiter. Le chercheur Jean-Michel Tobelem dénonce depuis des années l'état d'esprit du musée du Louvre qui se pense comme une marque instagrammable et tend à oublier les missions d'éducation et de démocratisation qui lui incombent en tant que musée national.

Face au désengagement de l'État, des politiques tarifaires qui s'adaptent au tourisme de masse

En 2000, le billet d'entrée au Louvre coûtait 7 euros. En l'espace d'une vingtaine d'années, on constate donc une évolution spectaculaire des prix dans les grands musées français. Qu'il s'agisse du Louvre, du château de Versailles, du Centre Pompidou ou encore du musée d'Orsay, soit les quatre établissements publics les plus fréquentés, le prix a triplé. Les raisons avancées ? La hausse du coût de l'énergie et des matières premières. Cependant, selon les données de l'INSEE, le prix du billet grimpe bien plus rapidement que l'inflation. D'où vient donc cette augmentation ?

Selon Françoise Mairesse, professeur de muséologie à l'université Sorbonne-Nouvelle, « les établissements sont invités depuis les années 80 à s'adresser au marché pour générer une partie de leurs recettes ». Ainsi, ils cherchent à pallier le désengagement de l'État en « mettant en place une vraie politique tarifaire selon les principes généraux du marketing ». L'éventail de gratuité pour des publics spécifiques (étudiants, demandeurs d'emploi...) se complète alors par

une grille tarifaire au prix fort. Un touriste qui paye 1000 euros son vol et 150 euros sa nuit d'hôtel ira quand même au Louvre malgré un prix d'entrée élevé. Par ailleurs, avec la forte influence, les musées font face à des dépenses plus importantes : frais de fonctionnement, nouveaux chantiers, acquisition d'œuvres. Une augmentation en 2024 s'explique aussi certainement par la tenue des Jeux Olympiques à Paris.

L'échec du Louvre dans ses missions d'éducation et de démocratisation

Pour Jean-Michel Tobelem, le fonctionnement du Louvre repose sur un modèle productiviste qui consiste à absorber et expulser les flux de visiteurs aussi rapidement et efficacement que possible, avec une certaine indifférence à l'égard du contenu éducatif de la visite. La crise du Covid-19 l'a révélé : confronté à l'absence de touristes, le musée manque d'un plan B qui lui permettrait de faire face aux crises en ayant un modèle de développement plus résilient et plus soutenable. Le Louvre, par ailleurs, possède un conseil d'administration qui semblerait jouer un rôle de chambre d'enregistrement qui ne donnerait lieu à aucun débat. En faire partie serait considéré par ses membres

comme un honneur et non comme une responsabilité.

Le musée a du mal à valoriser ses différentes entrées, ce qui crée de longues attentes au niveau de l'accès par la pyramide, et nuit ainsi à la qualité de la visite tout en provoquant une élitisation de sa fréquentation. En plus de persister à s'appuyer sur l'œuvre iconique que représente *La Joconde*, le Louvre affirme ne pas étudier dans le détail la composition de la fréquentation en termes de catégories socioprofessionnelles. Ne disposant d'aucun objectif chiffré ni d'indicateur relatif à l'objectif concret de démocratisation, les catégories les plus populaires sont délaissées. Le musée semble peu soucieux de l'élitisme de sa fréquentation. La hausse du prix d'entrée constitue un frein à la fidélisation des visiteurs, tout en entraînant une augmentation du prix dans les autres musées de la ville par effet d'imitation.

Le musée du Louvre semble ainsi délaissé l'éducation des Français en se pensant comme une marque à destination des touristes de masse.

La hausse du billet semble cependant s'inscrire dans un contexte plus global : le musée du Prado à Madrid, le Metro-



politan Museum of Art à New York, ou encore divers musées nationaux anglosaxons, proposent des prix entre 20 et 30 dollars. De nombreuses collections permanentes restent cependant gratuites.

En ce qui concerne la Turquie, malgré la forte inflation, les prix des sites et musées restent plus bas. Certains lieux affichent des tarifs plutôt élevés, comme la Citerne Basilique ou bien le palais de Dolmabahce (25 à 30 euros), mais de nombreux endroits offrent des prix d'entrée très modérés (entre 5 et 10 euros). Par ailleurs, la Turquie propose différents types de « Museum Pass » qui sont valables à l'échelle nationale. Ces cartes sont très avantageuses pour les amoureux de la culture, mais également pour les étudiants qui peuvent avoir accès à presque tous les musées de Turquie pendant un an pour la modique somme de 72 livres (soit moins de 2 euros).

* Hannah Berthomé

ALT : deux décennies de l'histoire

(Suite de la page 1)

En fait, bien que la Turquie ne soit pas un pays francophone, cette langue a compté dans son histoire et préserve encore sa présence grâce aux excellentes écoles bilingues françaises qui continuent à former des jeunes francophones. Rappelons aussi l'existence d'une université française unique dans son genre, et enfin une présence française dans les domaines économiques et culturels qui remonte à bien longtemps et garde toujours sa vivacité.

En effet, le français a été, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, la langue d'élite en Turquie. De 1839 à 1922, 3 500 livres y ont été publiés en français, et plus de 600 périodiques entièrement ou partiellement en français. Mais le français a perdu son monopole d'unique langue enseignée dans l'enseignement supérieur en 1929, et perdu sa suprématie au profit de l'anglais dans les années qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale. À la fin des années 1970, il n'existait plus ni revue, ni journal en français. Ainsi, à partir du mois de mai 2005, *Aujourd'hui la Turquie* prenait le relais et comblait ce vide. Étrangement, cela a surpris beaucoup de monde, y compris parmi la représentation et la communauté française en Turquie, et leur soutien à ce journal est resté aléatoire.

Nous sommes en mars 2025. Je ne pense qu'aucun des membres fondateurs et collaborateurs du journal ne pouvait à l'époque imaginer une telle longévité, car l'aventure d'ALT n'a jamais été simple, et cela continue encore de nos jours.

Pour cet article d'anniversaire, j'ai regardé sur l'application du journal ses 240 numéros, les premières années du XXI^e siècle que j'ai envie de qualifier de fastes pour la Turquie, l'espoir d'adhésion à

l'UE lorsqu'elle devint officiellement candidate, l'effervescence et la croissance économique à deux chiffres qui s'ensuivit ; au sein de l'UE, l'entrée en vigueur de l'euro, les débats autour de la Constitution européenne ainsi que sur l'élargissement aux pays de l'Europe de l'Est mais aussi à la Turquie. De 2004 à 2010, j'ai pu suivre à Paris d'excellentes réunions où les pro-européens et les eurosceptiques débattaient sur l'avenir de l'UE. Il n'était alors pas surprenant d'entendre les intervenants, à l'instar d'Hubert Védrine, ancien ministre des Affaires étrangères, se présenter en ces termes : « Je suis d'abord Européen et ensuite Français ».



Publié en 2005, mon second article dans *Aujourd'hui la Turquie* avait pour titre *Une nouvelle vision de l'Europe*. J'y écrivais : « La Constitution européenne est une étape décisive dans la création d'une Europe politiquement unifiée et puissante. Mais, pour la réaliser, il faut également donner une nouvelle vision européenne, celle d'une Europe forte, unie non seulement par des liens économiques mais également politiques, capable de gérer et de régler efficacement ses problèmes, d'offrir

à ses citoyens des perspectives et une solide confiance dans l'avenir. (...) L'Europe de demain devrait se sentir suffisamment forte et sûre d'elle-même au point d'intégrer un pays laïc, ayant une population majoritairement musulmane, montrant ainsi qu'elle n'est pas une terre d'exclusion, mais plutôt celle des libertés. »

Aujourd'hui, la construction européenne semble être fragilisée par 20 ans d'évolution qui ne lui semblent pas favorables : les politiques libérales des institutions de l'UE, les crises économiques, la montée des partis d'extrême droite, le terrorisme, l'immigration, le populisme grandissant dans les différents pays de l'UE et enfin la guerre en Europe.

L'élargissement de l'UE à la Turquie n'est plus à l'ordre du jour depuis déjà plusieurs années. La croissance économique n'est plus au rendez-vous, mais la Turquie reste un partenaire économique important de l'UE.

Mon article dans le premier numéro d'*Aujourd'hui la Turquie* s'intitulait *Une nouvelle ère d'unité transatlantique* et portait sur les relations entre les pays européens et les États-Unis. J'y évoquais le voyage du président américain George W. Bush à Bruxelles, qui était considéré comme un tournant dans les relations transatlantiques éprouvées par la crise irakienne. « Après quatre ans d'unilatéralisme, le président tend la main à ses alliés et leur propose une nouvelle alliance à la mesure du nouveau siècle et des nouveaux défis. »

Au regard de l'actualité depuis le début de l'année 2025, autrement dit le début du second mandat du président américain Donald Trump, on peut dire que nous sommes dans le schéma radicalement inverse de celui de 2005. Force est de constater que les relations euro-atlan-

tiques sont mises à mal par le président Trump, aussi bien dans les domaines économiques que dans les domaines de défense, notamment dans le cadre de l'Alliance Atlantique.

Au cours de son premier mandat déjà, le président Trump avait marqué son désamour à l'égard de cette organisation de sécurité et de défense euro-atlantique créée en 1949. En 2025, Trump va encore plus loin avec ses déclarations et sème la panique chez les Européens qui découvrent soudain que les Américains ne veulent plus dépenser leur argent dans le cadre de l'OTAN pour les défendre.

Dans la période qui a succédé à la fin de la guerre froide, le président français François Mitterrand considérait que l'OTAN n'avait plus de raison d'exister et devait disparaître comme le pacte de Varsovie. Il prônait alors la création d'un pilier européen de sécurité et de défense. Mais malgré tous ses efforts, François Mitterrand n'a pu convaincre les pays membres de l'UE qui ont préféré laisser aux Américains la défense de l'UE dans le cadre de l'OTAN. Et voilà qu'en 2025 le président Macron tente de porter le projet d'une défense européenne indépendamment des Américains. Mais peut-on construire une défense commune européenne sans une politique européenne commune ? Et dans l'hypothèse de la création de cette défense européenne, la Turquie qui dispose de la seconde plus grande armée au sein de l'OTAN après les États-Unis, y aura-t-elle une place ? Les chemins de la Turquie et de l'UE peuvent-ils de nouveau se croiser ?

Je finirai mon édito en souhaitant un bon anniversaire à *Aujourd'hui la Turquie* et, comme on dit en Turquie, « *Nice güzel yaşlara* ».

* Dr Mireille Sadège



Dr Gözde Kurt Yılmaz

(Suite de la page 1)

Cet impact global du journal est également important pour l'image de la Turquie dans le monde. Notre journal est un outil puissant pour transmettre la culture turque et la dynamique sociale de la Turquie à un public plus large. À cet égard, *Aujourd'hui la Turquie* fonctionne comme la « fenêtre de la Turquie sur le monde extérieur ».

En tant qu'outil de diplomatie médiatique, *Aujourd'hui la Turquie* constitue un pont important. Dans les relations parfois tendues entre la Turquie et la France, les informations précises et fiables qu'il publie contribuent à la construction d'une compréhension mutuelle. Cependant, le rôle de ce journal ne se limite pas aux relations entre ces deux pays : il a la fonction importante de faire entendre la voix de la Turquie dans un monde globalisé et de présenter la diversité culturelle, le patrimoine historique et les développements sociaux au monde.

Le succès d'*Aujourd'hui la Turquie* est dû à deux figures importantes du journal : Dr Mireille Sadège et Dr Hüseyin Latif. Ces deux personnalités, qui assurent la

Joyeux 20^e anniversaire, Aujourd'hui la Turquie !

pérennité du journal depuis 20 ans, en préparent le contenu de chaque numéro avec le plus grand soin et maintiennent l'approche éditoriale du journal à un niveau élevé. Mireille Sadège et Hossein Latif, en véritables chefs d'orchestre, déterminent les politiques éditoriales en assurant un travail d'équipe harmonieux. Sous leur direction, *Aujourd'hui la Turquie*, au-delà d'un journal, est de-

venu une plateforme pour la culture et la pensée.

En effet et alors qu'*Aujourd'hui la Turquie* célèbre son 20^e anniversaire, il apparaît avec le recul qu'il ne s'agit pas seulement d'un journal, mais aussi d'une plateforme pour la libre expression de la pensée sociale, contribuant au développement des relations turco-françaises. En reflétant fidèlement le passé et le présent, le journal continue d'être une leur d'espoir pour l'avenir.

Pour moi, le 20^e anniversaire d'*Aujourd'hui la Turquie* n'est pas seulement le succès d'un journal : c'est aussi le symbole de la force d'une communauté et d'une vision qui soutiennent le journal. J'ai commencé mon parcours au journal il y a 17 ans en tant que stagiaire, et j'y suis chroniqueuse depuis deux ans maintenant. Tout au long de mon parcours, j'y ai rencontré de nombreuses personnes de qualité, et j'y ai acquis beaucoup d'expériences et de souvenirs.

Dans les années à venir, j'espère que la voix d'*Aujourd'hui la Turquie* ira encore en s'amplifiant, et que notre journal continuera à partager la connaissance,

la culture et la libre pensée avec ses lecteurs pendant de nombreuses années. Je suis persuadée qu'ensemble, nous contribuerons toujours davantage à éclairer l'avenir de la Turquie. Joyeux 20^e anniversaire, *Aujourd'hui la Turquie* ! Et à nous tous, son équipe et ses fidèles lecteurs, pour encore de nombreuses années de partage !





Gisèle Durero-Köseoğlu

Lorsque François 1^{er}, après sa défaite à Pavie, fut fait prisonnier par Charles-Quint, sa mère, la régente Louise de Savoie, fit alliance avec Soliman le Magnifique, ce qui aboutit, en 1535, aux Capitulations accordant aux Français une prépondérance commerciale, en particulier dans les ports. Dès lors, lorsque le souverain eut adopté, en 1539, l'ordonnance de Villers-Cotterêts destinée à promouvoir la langue française, cette dernière se diffusa rapidement dans les écrits des ports ottomans. Il fallut quand même attendre le XVIII^e siècle et le règne de Selim III pour qu'apparaisse en 1795, le premier organe de presse en français, le *Bulletin des Nouvelles*, bimensuel publié par l'ambassade de France pour diffuser les idées de la Révolution auprès des commerçants français. Cependant, c'est en 1821 que se produisit un événement de taille : la création du *Spectateur Oriental de Smyrne*, le premier journal publié dans l'Empire ottoman, qui dura six ans et fut brièvement remplacé par *Le Smyrnéen*. À cette époque venait d'arriver à Izmir un Français appelé Alexandre Blacque, négociant et avocat, qui deviendrait « député du Commerce de la Nation » mais se ferait vite connaître comme journaliste. Après avoir collaboré au *Spectateur oriental*, il en devint co-propriétaire et se fit le porte-parole des Levantins qui se plaignaient de la faillite du commerce

Alexandre Blacque, un pionnier de la presse ottomane en français

causée par la Guerre d'Indépendance grecque ; la devise du journal était d'ailleurs centrée sur l'importance du négoce : « L'orageux empire des ondes, Vainement sépare les mondes. Le commerce les réunit. » Les prises de position pro-turques du rédacteur après la défaite ottomane de Navarin, en 1827, entraînèrent l'interdiction du journal par la France puis l'arrestation de celui que les Turcs nommaient désormais « Blak Bey », comme l'explique Orhan Koloğlu, qui lui a consacré une étude, « Blak Bey, précurseur du Tanzimat ». Soutenu par les Levantins de Smyrne, il fut finalement libéré et revint dans la ville pour fonder, en janvier 1828, un hebdomadaire, *Le Courrier de Smyrne*. Mais son entêtement, en dépit des mises



en garde, à exprimer des idées différentes de la voix officielle de la France d'alors, joint à la maladie et au fiasco économique, entraîna la fermeture du journal en 1831. Ce fut alors qu'une seconde carrière commença pour Alexandre Blacque ; il reçut une offre de Mahmoud II l'invitant à venir à Constantinople pour diriger l'édition française du *Journal Officiel* ottoman, « Takvîm-i Vekâyî », le premier journal en turc. Le sultan espérait de cette façon donner plus de visibilité à ses projets de réformes. Certains articles seraient des traductions du turc mais Alexandre Blacque aurait aussi la possibilité d'ajouter ses propres écrits dans la partie non-officielle de la publication. Les deux versions, la turque et la française, appelée *Le Moniteur ottoman*, parurent à quatre jours d'intervalle en novembre 1831. D'après Orhan Koloğlu, *Le Moniteur ottoman* devint « la principale source d'information des diplomates aussi bien que des journalistes européens. [...] Blak écrit sur tous les sujets sociaux, politiques et économiques en relation avec le Tanzimat, et, dans tous les cas, ne fait qu'exprimer ses propres idées sans se contenter de répercuter les instructions de la Porte, mais sans jamais



non plus oublier pour autant les vrais intérêts de l'Empire [...] La contribution de Blak à l'idée du Tanzimat est indéniable. » Alexandre Blacque dirigea le journal pendant cinq ans, jusqu'à sa mort, dans des circonstances mystérieuses à Malte, alors qu'il se rendait en France pour se faire soigner, trois ans avant le début du Tanzimat. Le « Noble Rescrit de la Maison des roses » ou « Hattî-chérif de Gülhane », préparé par Mahmoud II et son vizir Réchid Pacha fut en effet proclamé par le jeune sultan Abdülmeçit 1^{er}, le 3 novembre 1839, pour annoncer toutes les futures réformes. En ce sens, les écrits du *Moniteur Ottoman*, rédigés en français et destinés non plus aux étrangers mais aux lecteurs locaux, jouèrent un rôle dans l'évolution des mentalités en faveur de la modernisation de l'Empire ottoman. Après Blacque, on estime à plus de quatre-cents titres les journaux en français de Turquie, jusqu'à la république et même au-delà, puisque le quotidien *Stamboul*, devenu *Istanbul*, dura quatre-vingt-dix ans, jusqu'en 1964. Souhaitons donc, pour son vingtième anniversaire, longue vie au journal *Aujourd'hui la Turquie*, qui perpétue la tradition de la presse francophone en Turquie...

Pendant ce temps sur Terre de Jérémy Clapin : le récit d'un entre-deux-mondes

« La Terre fera juste quelques tours sans moi et je reviendrai tourner avec vous » : paroles d'un frère à sa sœur avant son départ pour une mission spatiale...

Trois ans se sont écoulés sans nouvelles de Franck, l'aîné. À 23 ans, sa sœur Elsa reçoit un message d'une forme de vie inconnue affirmant pouvoir lui rendre son frère. Ignorant les conséquences de cette promesse, elle se lance dans une aventure inattendue...

Voici le synopsis du dernier film de Jérémy Clapin, réalisateur et scénariste français reconnu pour son style distinctif et son approche novatrice dans le domaine du cinéma d'animation. En 2020, il a remporté le César du meilleur film d'animation pour son long métrage *J'ai perdu mon corps*, adapté du roman de Guillaume Laurant. *Pendant ce temps sur Terre*, sorti en salle en juillet 2024, est le deuxième long métrage du réalisateur. Une œuvre qui allie cette fois prises de vue réelles et animation, créant une expérience cinématographique unique.

Lors de la projection de presse du 28 février 2024 à l'Institut français d'Istanbul, Jérémy Clapin a expliqué que l'utilisation de ces deux techniques visuelles a

été pour lui une manière de matérialiser l'entre-deux-mondes dans lequel évolue Elsa, le personnage principal interprété par Megan Northam, dans l'attente de son frère spatonaute disparu et dont le corps n'a jamais été retrouvé.

Pour Clapin, c'était aussi un moyen d'illustrer l'intérieur de l'esprit d'Elsa mêlant fantômes et souvenirs de manière poétique.

Ce film aborde ainsi de manière poignante le sentiment d'incomplétude d'un personnage qui, confronté à l'injustice de la perte d'un proche, refuse d'avancer dans sa propre vie parmi les vivants : Elsa abandonne son rêve d'intégrer une école d'art à Paris pour travailler avec sa mère en tant qu'aide-soignante dans une maison de repos.

Au fil de l'intrigue, le parcours du deuil se matérialise de manière physique sous les auspices de cette forme de vie inconnue : Elsa se voit contrainte de sacrifier quatre personnes dans l'espoir de ramener son frère auprès d'elle...

Dès lors, cette œuvre nous pousse à réfléchir sur l'éthique de nos décisions face au désespoir, et sur la valeur de l'existence. À travers ce dilemme, le réalisa-

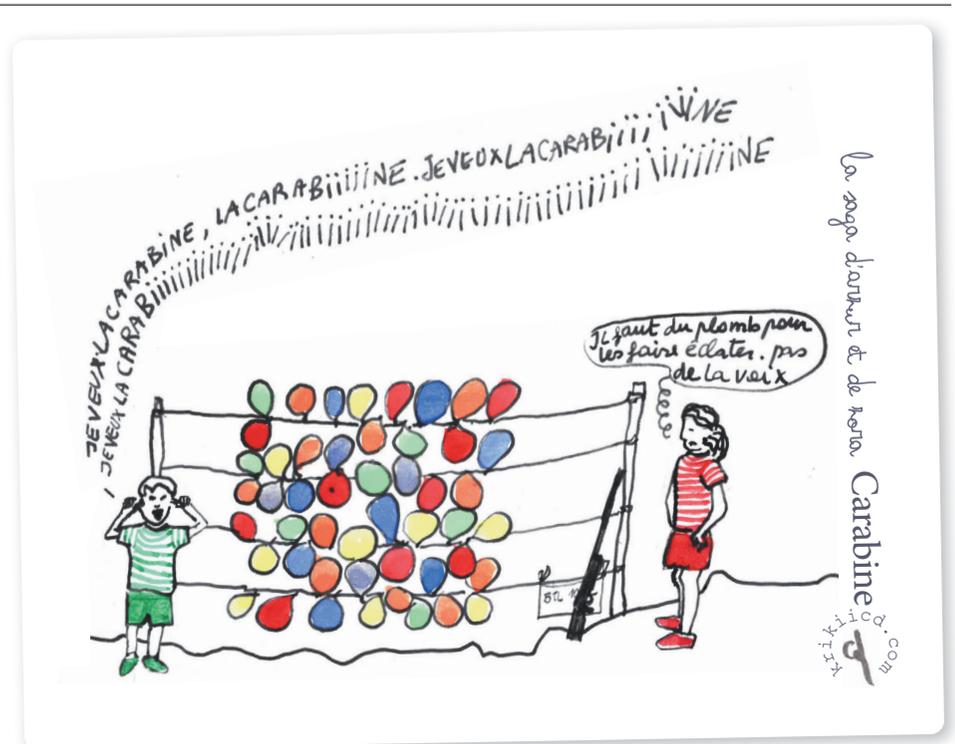
teur met en lumière les vies souvent négligées par la société, considérées comme des fantômes dont « la disparition ne se remarque pas ».

Ainsi, ce long métrage nous incite à explorer la barrière floue entre le monde des morts et des vivants. À travers cette exploration, il nous offre une catharsis



originale mise en lumière par l'esthétique singulière de l'œuvre. Nous plongeant dans l'univers d'Elsa, le film nous invite à interroger nos propres perceptions du deuil, tout en nous faisant naviguer entre imaginaire et réalité.

* Charlotte Gautier





Sirma Parman

La photographie a été reconnue en tant que forme d'art aux États-Unis dès le début du XX^e siècle. Pourtant, la culture de la photographie amateur, qui a émergé dans les années 1950, a fortement influencé les artistes. Pour que la photographie soit pleinement acceptée dans l'art contemporain, il a ainsi fallu attendre la fin du siècle dernier. À cette époque, la vidéo et l'image animée sont devenues plus populaires, et la photographie est passée au second plan. Paradoxalement, la perte de popularité de la photographie a accéléré sa reconnaissance en tant que forme d'art.

Depuis son invention en 1822, la photographie a toujours été définie par son lien avec l'art plutôt que par ses aspects techniques. Dans le monde de l'art, il est devenu essentiel de distinguer les artistes des amateurs, car tout le monde pouvait prendre des photos. La photographie étant rapidement devenue populaire et commerciale, les artistes ont cherché à se démarquer. Certains ont rendu leurs

Photographie : toujours pas assez bien pour l'art ?

photos plus picturales, d'autres ont expérimenté avec l'impression, et certains ont exploré des sujets abstraits ou des compositions mises en scène. La photographie n'a pas immédiatement été reconnue en tant qu'art. Je trouve cela intéressant, surtout de nos jours où il est bien plus facile d'apposer la qualification d'« œuvre d'art ».

À présent, de nombreux artistes contemporains intègrent la photographie à d'autres formes d'expression, comme la manipulation numérique, la peinture ou la sculpture. Peut-être que cette tendance révèle encore une certaine réticence à considérer la photographie comme une œuvre d'art à part entière. Ou bien les artistes cherchent à créer des œuvres originales et ne trouvent pas la simple prise de vue suffisante.

L'un des premiers artistes à avoir fusionné la photographie avec d'autres supports est Robert Rauschenberg. Dès les années 1950, il a combiné des images photographiques avec de la peinture et des collages dans ses œuvres, brouillant ainsi la frontière entre la photogra-

phie et les arts plastiques. Son travail, notamment sa série *Combines*, montre comment la photographie peut être intégrée dans un processus artistique plus large, influençant ainsi les générations suivantes d'artistes contemporains.

Il y a quelques années, *Le Violon d'Ingres* de Man Ray, l'une des images les plus célèbres du surréalisme, est devenue la photographie la plus chère jamais vendue aux enchères. C'est une situation intéressante, car d'autres œuvres comme *Phantom* de Peter Lik et *Spiritual America* de Richard Prince figurent également parmi les tirages photographiques les plus coûteux. En regardant ces images, on constate que ces artistes ne se contentent pas de capturer de belles photos. Il y a toujours un élément supplémentaire : un sujet surréaliste, l'utilisation de matériaux combinés à la photographie, ou encore des manipulations numériques.

Je trouve cela fascinant, car aujourd'hui encore, la photographie peine à être reconnue comme une œuvre d'art à part entière lorsqu'elle se présente sous sa



forme la plus pure. Pourtant, en observant l'art contemporain, on voit clairement que le talent technique est devenu secondaire. Ce qui prime désormais, c'est l'arrière-plan culturel, la réflexion philosophique, les contextes économiques et sociologiques. Ce sont ces éléments qui définissent les artistes à succès.

Alors, pourquoi la photographie ne semble-t-elle jamais suffisante en tant que telle ? Peut-être est-il tout simplement devenu impossible de produire quelque chose de vraiment nouveau avec un appareil photo, une invention vieille de 140 ans... Qu'en pensez-vous ?



Simruğ Bahadır

Anora a marqué l'année 2024 en remportant la Palme d'Or au Festival de Cannes, et en ne raflant pas moins de cinq Oscars dans les catégories les plus prestigieuses : Meilleur film, Meilleur réalisateur, Meilleure actrice, Meilleur scénario original et Meilleur montage. Mais un film peut-il être extraordinaire au point de dominer à ce point la cérémonie ? Selon moi, le succès d'*Anora* repose sur son audace et sa capacité à faire écho aux relations modernes. Cet article vous propose d'analyser ce film en profondeur.

Tout d'abord, en voici un résumé pour ceux qui ne l'ont pas encore vu.

Anora, ou Ani, comme elle préfère se faire appeler, est une jeune femme de 23 ans qui travaille dans un club de strip-tease à New York. Elle vit avec sa sœur et passe la majeure partie de ses nuits au club. Le film s'ouvre sur des scènes montrant son quotidien au travail, puis nous la voyons rentrer chez elle, exténuée, et sombrer dans un sommeil profond.

Un soir, un jeune homme russe entre dans le club. Comme *Anora* parle un peu russe, on lui demande de s'occuper de lui. Le jeune homme, intrigué, lui demande si elle travaille aussi en dehors du club. *Anora* lui donne son numéro. Par la suite, il l'invite plusieurs fois chez lui, et finit par la convier à la grande fête du Nouvel An qu'il organise. Il lui propose ensuite de devenir sa petite amie pour une semaine moyennant rémunération. *Anora* accepte, mais au fil du temps, on sent qu'elle commence réellement à s'attacher à lui. Par son interprétation saisissante, Mikey Madison nous fait percevoir avec subtilité toute l'évolution des sentiments de son personnage.

Anora : un triomphe mérité aux Oscars ?

Après un week-end apparemment idyllique, ils décident de se marier à Las Vegas. Ce qui se passe ensuite ? Je vous laisse le découvrir par vous-même, car la tournure que prend leur relation vaut la peine d'être vue.

Si *Anora* a séduit de nombreux spectateurs, il a également divisé les critiques. Certains estiment que le film ne méritait pas de remporter autant de prix, surtout dans les cinq catégories majeures.

Mon avis ? Ce succès s'explique en grande partie par le manque de compétition cette année. Peu de films ont réellement marqué les esprits, ce qui a sans doute favorisé *Anora*. Ce que je ressens à propos de ce film ? Je vais vous l'expliquer par catégorie.



Meilleure actrice : totalement mérité. Le jeu de Mikey Madison est convaincant, notamment dans sa manière d'incarner un personnage qui passe progressivement d'une relation purement transactionnelle à de véritables sentiments.

Meilleur scénario original : c'est là que je suis plus sceptique. Parmi les films en lice, *The Substance* offrait un scénario véritablement innovant et bien pensé. *Anora*, en revanche, repose sur des éléments déjà explorés dans le passé, bien que le film aborde de manière pertinente la marginalisation de certaines professions. Mais les Oscars aiment parfois surprendre...

Attention, cette partie contient des spoilers...

À travers cette histoire, *Anora* reflète la nature des relations contemporaines. Cela s'applique autant aux relations amoureuses qu'aux amitiés. Le film illustre parfaitement l'inégalité des sentiments : nous avons d'un côté, une personne qui croit sincèrement à la relation, et de l'autre, quelqu'un qui la perçoit comme un simple jeu ou une distraction. Ce phénomène est particulièrement fréquent dans un monde de plus en plus fluide, individualiste et incertain.

Le film nous fait ressentir cette déchirure émotionnelle du personnage principal. On la voit essayer de rester forte, mais au fil du temps, sa douleur devient insoutenable. Il y a un moment où toute la souffrance accumulée finit par éclater. La colère se transforme en tristesse, et on voit *Anora* lutter pour garder la tête haute. Un combat auquel chacun peut s'identifier.

La confiance est également un thème central du film. *Anora* fait pleinement confiance à Vanya, malgré leur relation brève. Mais cette confiance est brisée en un instant, réduite à néant par une simple phrase. Vanya, âgé de 21 ans, manque clairement de maturité. Dès le début, on comprend qu'il est un jeune homme riche, insouciant et égoïste, qui ne réalise pas l'im-

pact de ses actes. Il blesse non seulement *Anora*, mais aussi les personnes qui veillent sur lui sous les ordres de son père.

Si le film a attiré mon attention, c'est avant tout par son succès aux Oscars et par son sujet intrigant : l'histoire d'une jeune femme issue d'un milieu marginalisé. Mais au-delà de cela, le film offre un miroir sur les relations modernes, où l'attachement sincère se heurte souvent à l'insouciance de l'autre. Si ces thèmes vous intéressent, je vous recommande de le voir.

